

Mais qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu pour avoir un enfant pareil ?

Mais il faut avoir tué Père et Mère pour avoir un enfant comme ça !

Mais quel sale garnement ! Tu ne peux pas te tenir tranquille une seconde ?

Mais il a le diable au corps ce gosse !

Si tu continues je vais te mettre en maison de correction Jusqu'à ce que tu aies 21 ans !

Combien de fois ai-je entendu ces paroles le plus souvent accompagnées de punitions, de gifles, de fessées ou de coups de martinet.

Coupable ! Coupable ! Coupable ! ...

Coupable d'avoir une vitalité débordante, de brûler cette énergie qui vous pousse inexorablement à grandir et vous rend turbulent !

Coupable d'avoir une intelligence avide de découvrir les choses de la vie et qui vous pousse à toucher à tout quand tout vous intéresse, à malheureusement casser des objets parce que vous n'avez pas encore le geste sûr!

Coupable lorsque vous avez six ou sept ans, que vous êtes retenu par un instituteur, dans sa classe, pour copier trente lignes, que durant cette corvée une envie de pisser vous prend et que, devenant de plus en plus pressante, vous ne pouvez la satisfaire puisque toutes vos demandes pour aller aux toilettes se soldent toujours par la même réponse : « Est-ce que tu as terminé ? », vous finissez par faire dans votre pantalon, inondant votre siège et le parquet en dessous. Situation oh combien pénible et humiliante car outre le fait de se retrouver avec des vêtements mouillés et sentir l'urine, vous êtes couvert d'opprobre par tous vos camarades.

Coupable de l'incompréhension et de la rigidité d'un instituteur !

Coupable lorsqu'on vous demande qui est l'auteur d'un méfait que vous n'avez pas commis et qu'on vous répond avec insistance : « Dis-moi la vérité ! » ... Quelle angoisse dans la tête d'un enfant ! Que doit-il répondre puisque quoi qu'il dise on ne le croit pas ?

Coupable d'être innocent !

Coupable ! Coupable ! Coupable ! ... Autant de coups de marteau qui enfoncent, tel un clou, dans votre tête ce terrible sentiment de culpabilité !

Coupable ... ou ... **VICTIME** ?

J'ai toujours eu une excellente mémoire et mes souvenirs des huit premières années de ma vie sont majoritairement émaillés de ce genre de situations.

Né pendant la dernière guerre mondiale, je me souviens des alertes, au cours desquelles ma mère nous réveillait ma sœur et moi, pour descendre dans la cave nous mettre à l'abri des bombardements.

Je me souviens d'avoir été trimbalé de pensions en placements divers et variés. Il est probable que mon comportement de l'époque, peut-être un peu trop vivant, ne devait pas être apprécié par tout le monde tant il m'arrivait d'être renvoyé. Situations qui sont venues renforcer ce sentiment d'être un sale garnement, un vaurien.

Ma mère, dont l'enfance n'a pas été toute rose pour elle non plus, est née en Italie. Cachée, rejetée après sa naissance parce que née avant le mariage de ses parents, ce que condamnait, en Italie, au début du siècle dernier, l'église catholique, les grenouilles de bénitier et tous les bien-pensants. Récupérée par ses parents, obligés d'immigrer en France pour fuir la vindicte populaire, elle est placée comme bonne à tout faire dès son plus jeune âge. Plus tard, devenue jeune fille, elle est abusée par un individu qui ne cherchait que son plaisir et se retrouve fille mère. Rejetée une fois de plus par ses parents, elle doit faire face aux difficultés que rencontrent ces jeunes femmes délaissées par leurs proches. Son mariage avec mon père ne fut pas une réussite. Obligée de divorcer pour fuir les coups d'un mari violent, elle se retrouve à nouveau seule et plus encore puisque ses parents sont retournés en Italie. Seule avec deux enfants qu'il faut bien nourrir et élever durant cette guerre qui n'arrange rien.

Après la libération, alors que les choses commencent tout doucement à aller mieux, elle cherche à refaire sa vie. L'homme qu'elle rencontre refuse de reconstruire une famille avec elle malgré la naissance à venir de mon petit frère. Quelle déception ! La voilà avec un troisième enfant et plus seule que jamais. Heureusement quelques personnes lui témoignent de l'amitié pour ne pas dire de la compassion et lui conseillent de s'adresser à l'OPHS (Office Public d'Hygiène Sociale). Elle y rencontre une assistante sociale qui va lui être d'un grand secours et qui sera pour moi la chance de ma vie.

Il est donc évident que la situation de ma mère et le contexte dans lequel elle se débattait, expliquent mes divers placements. Toujours est-il que ce sentiment de rejet et le comportement extrêmement sévère qu'elle avait à mon égard, ont engendré cette souffrance terrible de ne pas me sentir aimé, le sentiment d'être le vilain petit canard, laissant au fond de moi une plaie très vive qui ne s'est jamais tout à fait refermée puisque la simple évocation de ce passé me fait remonter cette souffrance avec beaucoup d'émotion.

Ma vie va changer le 8 octobre 1948...

En effet l'assistante sociale qui va s'occuper de ma mère connaît une maison d'enfant dans la Drôme qui accueille des enfants en difficultés et dans laquelle la directrice, Marguerite SOUBEYRAN, aidée de son adjointe Catherine KRAFT, mettent en application les méthodes d'éducation nouvelle telles qu'elles étaient enseignées, à l'époque, à l'institut Jean Jacques Rousseau de Genève.

Il y a encore, pour cette rentrée scolaire de 1948, quelques places. L'assistante sociale fait diligence pour aider ma mère à constituer le dossier qui sera accepté par l'OPHS.

Je me souviens de cette angoisse que j'ai ressentie lorsque ma mère m'a annoncé qu'elle m'envoyait pour 6 ans en pension ! Il avait fait une belle journée sur Paris ce 7 octobre 1948, le soleil venait de disparaître derrière les immeubles du boulevard Davout et déjà la circulation des véhicules se réduisait à quelques camions très espacés. Ma Mère me tenait par la main et trotinant à côté d'elle, je l'implorais de ne pas m'envoyer si longtemps en pension... Non Maman non ! Dis moi que ce n'est pas vrai ! Je ne veux pas y aller, je veux rester avec toi, je te promets d'être sage ! Mais je sentais bien que c'était peine perdue, ma mère se séparait de moi une nouvelle fois. Ne mettait-elle pas là ses menaces à exécution ? Je la sentais déterminée. Elle m'emmena à la gare de Lyon où je pris le train avec une accompagnatrice chargée de me conduire avec d'autres enfants à l'école de Beauvallon, à Dieulefit dans la Drôme.

Et c'est ainsi que le 8 octobre 1948 à 8 h.30 du matin, j'arrivai par une belle journée d'automne, dans cette école constituée de deux maisons, entourées de verdure et d'espace, sans barrière ni clôture. Située à l'écart d'une petite route vicinale, on y accédait par un chemin pierreux s'arrêtant au pied de collines boisées. Un endroit où j'allais passer les six plus belles années de mon enfance...

Dans cette école, les enfants vivaient avec tous les adultes comme dans une grande famille. Nous prenions les repas avec eux et ils étaient logés au sein même de l'école. Nous les appelions par leur prénom et nous les tutoyions. L'éducation était basée sur la confiance, sur la compréhension, sur la tolérance, et avec une patience infinie de la part des adultes. C'est donc grâce à cet environnement plein de bonté et d'amour que j'ai pu me reconstruire et parvenir à mener une vie à peu près équilibrée, oubliant le garnement, le vaurien, que je pensais être. A Beauvallon, je n'étais plus le vilain petit canard mais un enfant comme tous les autres, qui avions besoin d'affection et de tendresse pour nous épanouir.

Ma vie de Beauvallonais commença donc lorsqu'en sautant de la camionnette du Père MANIER venu nous chercher à la descente du train à Montélimar, je découvris mon nouvel environnement. Monsieur MANIER que nous appelions le Père MANIER s'occupait de la ferme située à une centaine de mètres avant d'arriver à l'école. Cette ferme nous procurait des produits comme le lait, les œufs, les pommes de terre, et autres denrées comestibles, ce qui était bien pratique au lendemain de la guerre quand tous les circuits d'approvisionnement n'étaient pas encore remis en ordre et que les gens étaient limités par des tickets de rationnement. Le Père MANIER, aidé de deux ouvriers allemands qui avaient fui leur pays, sans doute en désaccord avec le régime nazi, et réfugiés à Beauvallon, terre d'accueil pour toutes les personnes victimes des événements engendrés par la bêtise humaine, en ce milieu de siècle, rendait de nombreux services à l'école et servait de chauffeur avec sa camionnette.

Sitôt arrivés nous fûmes conduits à la salle à manger où on nous servit un petit déjeuner. Les élèves dont j'allais faire partie, avaient déjà terminé le leur et s'étaient rendus sur le terrain de jeux faire la gymnastique matinale. Une fois restaurés, en attendant qu'une personne s'occupe de nous diriger pour nous intégrer à la vie de l'école, je fis un petit tour afin de découvrir l'environnement où je venais d'atterrir.

L'école était constituée de deux maisons, la première que nous appelions « la grande maison » et une autre plus petite appelée « la petite maison ». Un peu à l'écart, au-dessus du terrain de jeux il y avait une piscine, vide à cette époque de l'année. Le chemin qui menait à cet établissement étant sans issue, les véhicules contournaient un massif arboré en forme de cœur avec des platebandes garnies de fleurs, qui servait de sens giratoire et dans lequel nous n'avions pas le droit de pénétrer afin de protéger les plantations. Il y avait devant la grande maison une cour entourée d'un petit muret et ombragée par deux magnifiques marronniers. Un petit escalier menait à un verger où une treille offrait encore en ce début d'automne de belles grappes de raisin que je n'allais pas tarder à goûter malgré l'interdiction d'y pénétrer ! Je m'approchai du terrain de jeux où dans un silence parfait, les enfants, en file indienne, la gymnastique terminée, se dirigeaient vers la grande maison pour se rendre, je l'apprendrai plus tard, à la réunion qui avait lieu tous les matins. En tête de file marchait une jeune fille blonde, les cheveux longs coiffés en queue de cheval. Elle ouvrait fièrement la marche, il s'agissait de Sylvette LASSALE, et personne à l'époque ne pouvait deviner qu'elle allait un jour servir de modèle pour le célèbre peintre Pablo PICASSO.

Malgré cet environnement tout à fait paradisiaque, de verdure, de collines, d'arbres et de fleurs, le tout inondé de la lumière matinale d'un doux soleil d'automne, j'étais un peu inquiet en voyant mes futurs camarades marcher sans broncher pour, je le supposais, se rendre en classe, ce qui me fit une impression de très grande sévérité. Sentiment confirmé un peu plus tard, alors que personne n'avait encore eu le temps de s'occuper de nous, j'étais dans l'entrée de la grande maison sous la pendule, les mains dans les poches à attendre lorsqu'un éducateur, René DEPRAZ, me demanda sur un ton sec et ferme ce que je faisais là ? Je ne me souviens plus de ce qui s'est passé après lui avoir répondu que je venais d'arriver et que j'étais un nouveau. Mais quelques jours seulement suffirent pour effacer cette inquiétante première impression et rapidement me faire des copains.

Les premiers, Guy BIENFAIT et Paul THERON, mes camarades de chambrée avec lesquels j'allais faire une escapade orchestrée par Guy. Il nous invita, Paul et moi, à partir se balader au pied de la montagne de la lance située à quelques kilomètres de l'école, sans avoir prévenu qui que ce soit. Inquiet de notre disparition c'est presque tous les enfants de l'école qui partirent à notre recherche, guidés par un camarade auquel le fameux Guy avait proposé de se joindre à nous. Il avait refusé de nous suivre mais savait où nous étions partis. De retour à l'école en fin d'après midi, Mamie, munie d'un bâton nous administra chacun à notre tour quelques solides coups sur les fesses afin de nous couper l'envie de recommencer. Seul Paul n'avait pas pleuré de la correction infligée et nous avoua, après que Mamie l'eut félicité de son courage, que ce jour là il portait deux pantalons l'un sur l'autre car il avait craint d'avoir froid au cours de notre périple.

C'est avec ce même Guy BIENFAIT que deux ou trois jours après mon arrivée, nous nous glissâmes dans le verger pour aller marauder des grappes de raisins cueillies sous la treille. Mon séjour à Beauvallon démarrait fort et ce que j'ignorais à l'époque c'est que j'avais la chance d'être tombé dans un établissement où la patience des adultes et de Mamie en particulier, l'extrême tolérance dont ils faisaient preuve à notre égard, m'évitèrent d'être renvoyé une nouvelle fois.

Dans cette école la vie était réglée par les tintements d'une cloche fixée sur un pilier de la grande maison. Nous étions tous volontaires pour aller la faire sonner lorsqu'un éducateur le demandait. Le matin, la cloche nous invitait à nous lever à 7 heures 45 et à filer à la toilette puis s'habiller. A 8 heures, elle sonnait de nouveau pour nous inviter au petit déjeuner. Puis retour dans les chambres pour faire nos lits et les tâches ménagères dont chacun avait été chargé au cours des assemblées qui avaient lieu une fois par semaine. A la cloche de 9 heures, nous partions sur le terrain de jeux pour une séance de gymnastique après laquelle nous nous rendions en silence pour assister à une réunion portant sur plusieurs thèmes : musique, événements d'actualité ou divers sujets que les adultes nous exposaient. Simone MONNIER, psychologue, qui avait rejoint les fondatrices Mamie et Atie, s'occupait des activités artistiques. Elle nous faisait souvent écouter des morceaux de musique classique qu'elle faisait précéder d'explications sur les instruments et sur l'auteur du morceau que nous allions écouter. Ces réunions se voulaient être des moments de calme et se terminaient systématiquement par quelques minutes de silence et de recueillement au cours desquelles nous repensions à ce que nous venions d'entendre. Puis tout le monde sortait en silence et nous nous rendions dans nos classes respectives.

J'avais été affecté dans la classe de Nelly, la fiancée de René DEPRAZ, et je me souviens avoir été très surpris lorsque elle m'interrogea tout d'abord sur l'orthographe de mon nom : "avec un « J » comme ça ? Non ! Alors avec un « G » comme ça ? Non !" Stupeur de Nelly qui ne comprenant plus comment pouvait s'écrire la première lettre de mon nom, me donna le crayon en me

demandant de le lui écrire. Le « *g* » qu'elle avait fait était de calligraphie minuscule et avait la boucle supérieure fermée et moi qui avais toujours vu ma Mère l'écrire avec la boucle ouverte je lui dessinai le même « *g* » mais avec la boucle ouverte. « Mais ça c'est pareil ! » me dit-elle ! « Non, lui dis-je, parce que tu vois là c'est pas fermé ... » Puis deux autres questions qui me laissèrent perplexe ! « Est-ce que tu sais lire ? » « Oui ! » Est-ce que tu sais écrire ? « Ben oui !? », tant je trouvai normal qu'à mon âge je sache lire et écrire.

Les cours du matin avaient lieu juste après la réunion, de 9 h. 30 à Midi. Puis nous allions déjeuner et après le repas nous avions un moment de libre avant la sieste d'une heure que nous faisons tous les jours entre 13 h.30 et 14 h.30 allongés sur le dos ou sur le ventre sur une couverture, dans le plus grand silence et avec seulement deux alternatives : on lit ou on dort !

Les cours reprenaient après la sieste jusqu'à l'heure du goûter vers 16 h.30 Il y avait ensuite les ateliers où l'on pouvait faire de la poterie, du dessin, de la menuiserie, etc. Le repas du soir était servi à 19 heures puis après un moment de détente nous allions dans nos chambres pour une veillée où on nous lisait des histoires et vers 21 heures, c'était l'extinction des feux. Le plus souvent l'éducateur de service restait dans le couloir et se retirait lorsque plus un chuchotement ne se faisait entendre dans les chambres.

Ces horaires s'adaptaient aux saisons, en effet en hiver, la gymnastique se faisait l'après midi après la sieste, en été c'étaient les bains à la piscine qui venaient, quelque peu, bousculer l'emploi du temps et le soir après souper on pouvait s'ébattre dehors avant de rejoindre nos chambres.

Une fois par semaine, le matin, avait lieu l'assemblée présidée par Mamie. Tous les enfants et le personnel éducatif étaient présents. Au cours de ces assemblées chaque enfant pouvait demander la parole pour dire ce qui ne lui convenait pas, dénoncer ce qui lui paraissait injuste, ou encore se plaindre du comportement brutal d'un camarade voire dénoncer les agissement d'un éducateur s'il estimait avoir été injustement réprimandé ou puni. Durant ces assemblées, on élisait les chefs de tables pour un mandat hebdomadaire. Leur rôle était de veiller à ce que l'entrée dans les salles à manger se fasse dans le calme et le silence, de vérifier que chacun de nous ait les mains propres pour passer à table. Ils avaient le pouvoir de nous faire des remarques durant le repas sur notre tenue à table si nous ne respections pas les règles établies : On ne parle pas la bouche pleine, on ferme sa bouche en mangeant, on ne met pas les coudes sur la table, si on essuie son assiette avec un bout de pain il convient que celui-ci soit piqué sur sa fourchette, ce n'est pas la bouche qui va à la fourchette mais on se tient droit et c'est la fourchette qui va à la bouche, etc. Toutes ces règles, Mamie nous les rappelait très souvent durant ces assemblées. Elle nous donnait toujours les explications sur les raisons pour lesquelles ces règles étaient prescrites. Par exemple les raisons pour lesquelles il fallait se laver les mains avant de passer à table. Elle nous expliquait que lorsque nous jouions, de la saleté venait se loger dans les plis des mains et aussi sous les ongles et des microbes s'y installaient que nous risquions d'ingérer si nous mangions avec nos mains sales, ce qui pouvait nous provoquer des maladies. Les chefs de table étaient donc élus par les autres enfants, les adultes avaient également le droit de vote. Nous votions à main levée mais durant le scrutin, nous devions fermer les yeux pour ne pas voir qui votait pour qui. De la même façon nous élisions « les gardes champêtres » dont le rôle était de faire respecter les règles de vie durant les moments libres : on ne doit pas jeter des pierres car c'est très dangereux le projectile pouvant blesser sérieusement un camarade voire l'éborgner ; On ne doit pas marcher sur les platebandes ni dans les espaces

délimitant les zones protégées ou dangereuses, notamment autour de la piscine lorsque celle-ci était pleine à moins d'être accompagné d'un adulte. Les gardes champêtres avaient autorité pour envoyer en cure celui qui aurait enfreint les règles établies. Et même si leurs interventions nous faisaient souvent râler et crier à l'injustice, dans l'ensemble nous leur obéissions. Il y avait aussi des préfets mais je ne me souviens plus de leur rôle exact. Bref nous formions une communauté dans laquelle nous étions tous responsabilisés. C'est également durant ces assemblées que les enfants, ayant eu une bonne attitude, ayant fait une bonne action, s'étant bien tenus, étaient cités et félicités. C'était là quelque chose d'essentiel à laquelle Mamie tenait particulièrement afin, disait-elle, de déculpabiliser les enfants et leur redonner confiance en eux, de les valoriser.

Pendant les récréations ou les moments de libre, nous jouions dehors si le temps le permettait ce qui était très fréquent. Dans ces moments-là et selon les périodes, se disputaient des parties passionnées de billes, de ballon, de pétanque; Certains faisaient preuve de beaucoup d'habileté avec une paire d'échasses, ils parvenaient à monter les escaliers voire à sauter de plus en plus haut d'un muret qui s'élevait pour contenir le terrain en pente situé au-dessus de la cour. A une certaine période, ce sont les cerceaux qui furent à l'honneur. Certains avaient acquis une dextérité remarquable dans le maniement de ces engins guidés à l'aide d'une fourche en bois dont un fil de fer reliait les extrémités des branches, lequel placé contre le cerceau sous l'axe médian horizontal, faisait avancer l'engin par la poussée exercée et que l'orientation donnée à la fourche permettait un guidage très précis. Il y avait aussi la construction de cabanes qui nous occupait bien. Dans cette école avant-gardiste, la population était mixte et il nous arrivait souvent de participer aux jeux des filles comme jouer à la marelle ou à la corde à sauter. Il y avait également des parties de chat le plus souvent organisées spontanément entre 3 ou 4 copains qui jouaient entre eux mais dont les parties n'avaient pas de fin, simplement interrompues par les cours ou les activités dirigées. Il était également possible d'aller se promener dans les environs ; la propriété de l'école n'avait pas de limites matérialisées aussi nous avions le droit de nous en éloigner jusqu'à une distance telle que nous puissions entendre la cloche et revenir rapidement.

En dehors des jours de classe les matinées étaient libres, nous pouvions soit jouer dehors ou bien se rendre à l'atelier de dessin ou de modelage. Les après midi et le dimanche on se rassemblait sur le terrain de jeux et les éducateurs nous proposaient des activités. Le plus souvent et tout au long de l'année, c'étaient les ballades dans les environs de l'école qui offraient un large choix. Le Lez, une rivière située derrière un petit col appelé « le Serre de Turc » où nous accédions après 45 minutes de marche environ, était un lieu de ballade très prisé surtout en été. Les Montagnes de la Lance et, plus loin, du Miélandre offraient des ballades pour les bons marcheurs. Juste derrière l'école, nous pouvions facilement gravir le Mont Mirail et le Roc qui abritait la cabane des maquisards (cabane construite par les maquisards durant la guerre) mais que personnellement je n'ai jamais vue. J'en ai seulement entendu parler. Nul doute qu'aujourd'hui elle ne doit plus exister et s'il en reste quelques traces, elles doivent être bien difficiles à reconnaître. Les grandes ballades se faisaient en prenant le pique-nique et nous partions pour la journée. Il était également possible de partir à 2 ou 3 copains dès l'instant où nous disions où nous allions et lequel d'entre nous était le responsable du petit groupe. Je me souviens de ballades mémorables faites avec mes amis Marc GOLDSMITH et Daniel MONNIER neveu de Simone MONNIER. Nous prenions alors notre pique-nique à la cuisine et en route... pour l'aventure.

Le plus souvent les activités se déroulaient en plein air. Parties de ballon prisonnier, parties de gendarmes et de voleurs, cette dernière activité avait un tel succès que bien souvent plusieurs éducateurs abandonnaient leur proposition d'activité qui ne réunissait que trop peu d'adeptes et se regroupaient pour organiser ces fabuleuses parties dont le point de départ était les deux chênes situés à proximité de l'école, au-dessus d'une petite clairière que nous appelions la petite sablière. Les premiers gendarmes désignés par un tirage au sort, accompagnés d'un adulte, comptaient jusqu'à 50 les yeux fermés et la tête enfouie dans le pli du coude. Durant ce décompte tous les autres, ayant le rôle de voleurs, se dispersaient dans la nature environnante et allaient se cacher dans un périmètre délimité. Passé le décompte, les gendarmes se précipitaient à la poursuite des voleurs pour les capturer et les faire prisonniers. Ces derniers, ramenés au camp de départ, devaient se tenir par la main pour former une chaîne et attendre qu'un voleur vienne les délivrer sans qu'il se fasse attraper par les gendarmes restés près des prisonniers pour les garder.

Chaque saison nous apportait ses opportunités...

En hiver, par temps de neige c'était évidemment la luge, les concours de bonhommes de neige, les glissades dans la piscine (vide en cette saison). Le premier hiver que j'ai passé à l'école, un éducateur nous a montré comment construire un igloo. On faisait une boule de neige assez grosse et bien tassée et dans laquelle on taillait des briques que l'on assemblait. L'éducateur avait monté le toit en se laissant enfermer à l'intérieur puis il avait découpé une ouverture à partir de laquelle nous avons construit le couloir d'accès. Ce fut une belle réalisation mais évidemment, personne n'a passé la nuit dans cet igloo.

Au printemps c'était le jardinage, un espace situé devant la petite maison avait été aménagé en petites parcelles d'environ 1 mètre par 2 et attribuées à chacun de nous afin que nous puissions cultiver radis, salades etc. ou y faire pousser des fleurs. En juin, il y avait la cueillette des cerises dans le verger où nous disposions de 15 minutes pour nous gaver directement dans les arbres. Le remplissage de la piscine qui durait 3 semaines car alimentée par une pompe de type « bélier » et que nous avions hâte de voir pleine. Les premiers jours de piscine, vers la fin mai, l'eau était parfaitement limpide et claire mais au bout de quelques jours elle devenait verte puisque le bassin ne disposait pas, à l'époque, de système de filtration et de traitement de l'eau. Ce phénomène donnait beaucoup de piment aux parties de chat que nous faisions durant les baignades. En effet, très rapidement la couleur de l'eau devenait si foncée que lorsque nous nagions en immersion à seulement quelques centimètres de profondeur nous n'étions plus visibles de la surface. La longueur des baignades s'allongeait à mesure que nous avançons dans la saison. Il était de tradition que l'adulte qui surveillait le bain décompte la dernière minute en annonçant d'une voix forte, d'abord 60... puis 50..., 40..., 30..., 20..., 10 et finissait la dernière dizaine en énumérant tous les chiffres. Celui qui n'était pas encore sorti à zéro était privé de la prochaine séance de piscine. Il y en avait toujours quelques uns pour sortir à la dernière seconde. Pour éviter que les trainards retournent à l'eau en faisant semblant d'avoir perdu l'équilibre en remontant sur le mur, la règle voulait qu'à zéro nous soyons sortis de l'eau mais aussi des limites de la piscine situées à environ 2 mètres du bord. C'était bien là le seul moyen de nous faire quitter le bain.

En été, les séances de piscine devenaient plus longues et plus fréquentes dès que la période scolaire était terminée. Puis c'était le départ pour la colo jusqu'au mois de septembre. Les saisons avaient une incidence sur l'aménagement de notre emploi du temps. Par exemple dès qu'il faisait assez chaud, c'étaient les séances de piscine à partir de 11 h. Après le bain du matin nous disposions d'un peu de temps pour nous sécher et nous préparer au repas. Aussi nous

allions nous allonger sur la terrasse pour nous faire bronzer au soleil. Un midi, je ne sais plus avec quels camarades, nous avons continué à lézarder sur la terrasse, malgré que la seconde cloche ait retenti pour nous inviter à table (il y avait toujours une première cloche une dizaine de minutes avant pour nous avertir de nous préparer). Nous étions donc restés allongés sur la terrasse tant ce bain de soleil était agréable. Mal nous en prit car Mamie arriva et nous fit filer vite fait à table à l'aide de quelques bons coups de trique sur les fesses. Je n'ai plus recommencé l'expérience ! Je me rappelle également qu'un soir, n'arrivant pas à dormir nous décidâmes avec quelques copains de chambrée d'aller prendre un bain de minuit. Alors que nous étions tranquillement entrain de barboter, nous entendîmes une voix nous invitant à sortir de l'eau immédiatement et nous informant que nous serions privé de piscine pour toute la journée du lendemain ? C'était Marie-Mad qui, ne dormant pas encore car rentrée un peu plus tôt du cinéma de Dieulefit, nous avait entendus.

L'automne, avec ses belles journées qui se prolongeaient souvent jusque tard dans la saison, nous apportait plein d'activités, les traditionnelles balades, le ramassage de châtaignes dans la châtaigneraie de l'école que nous faisons griller autour d'un feu de bois allumé dans un coin du terrain de jeux. Il y avait toujours quelques malins pour mettre au feu des châtaignes dont la cosse n'avait pas été entaillée ce qui provoquait l'explosion de la châtaigne et nous faisait sursauter. Au moment de la vidange de la piscine nous nous amusions à construire des barrages le long du ruisseau formé par l'écoulement de l'eau. Puis on s'amusait à essayer d'envahir, par un lâché brutal de notre retenue, le barrage du copain situé en aval. L'automne avec le printemps, sont les saisons les plus propices aux balades car il ne fait ni trop chaud ni trop froid et avec la nature qui s'endort doucement ou s'éveille à nouveau, quel plaisir que d'aller s'y promener.

Les jours d'intempéries, les activités se faisaient en intérieur, jeux de sociétés, travaux manuels, atelier de tricot au cours duquel je m'étais confectionné une paire de moufles. Nous avions également des séances de cinéma que nous faisait Simone, les films de Charlot nous faisaient rire à en avoir mal au ventre. Il lui arrivait aussi de réaliser des films avec sa caméra super 8 et un jour, pour m'expliquer les effets spéciaux que l'on fait au cinéma, elle me proposa de me filmer en train de manger une banane. En suite, elle filma la même séance en tenant sa caméra à l'envers Puis au montage elle inversa la partie filmée à l'envers, ce qui donna lors de la projection un effet extrêmement comique. En effet on me voyait en train de manger la banane puis de la régurgiter et en refermer la peau. Ce fut un fou rire général et inoubliable lors de la projection du film.

Il fut un temps où Christiane Leclerc, que nous appelions « Grillon », nous faisait la classe dans une salle à Marfour, un bâtiment située près de la rivière en dessous de la pension de l'Oncle Emile. Et un beau jour, alors que nous étions en classe, deux chatons de quelques semaines firent irruption dans la classe ! Nous les avons, bien sûr, immédiatement adoptés et ramenés à l'Ecole. Celui que j'avais récupéré était une femelle que j'ai baptisée « Figaro ». Elle venait souvent dormir avec moi et une nuit, elle fit ses petits dans mon lit. Une portée de 4 chatons parmi lesquels une petite chatte que Marie-Mad a adoptée et nommée Mistouflette, laquelle a donné une descendance à Figaro de plus d'une centaine de chats. C'est vous dire à quel point à Beauvallon Mamie et les éducateurs étaient compréhensifs pour tolérer que nous dormions avec nos chats. Il me semble que, Armada, la chatte de Mamie, était une descendante de Figaro mais je n'en suis pas tout à fait sûr.

Mamie avait instauré ce que l'on appelait « l'épicerie ». Chaque semaine il nous était attribué à chacun une petite somme d'argent que nous pouvions dépenser à l'épicerie pour nous acheter bonbons, sucettes et autres friandises. Les sommes allouées étaient fonction de l'âge mais aussi elles pouvaient varier selon les résultats scolaires. Ma première « paie » fut de 70 centimes ! René DEPRAZ, qui était d'origine suisse et qui annonçait à chacun le pécule qui lui revenait, annonça quand ce fut mon tour : « Lucien septante centimes » ! Il a fallu que je me renseigne pour que je sache à quoi pouvait bien correspondre, ce « septante ».

Durant les périodes de vacances, Noël, Pâques et en septembre après les grandes vacances d'été, des convois étaient organisés pour permettre aux enfants de retourner quelques temps dans leur famille. Comme la plupart d'entre nous habitions Paris ou sa région, le Père MANIER, nous emmenait avec sa camionnette à la gare de Montélimar et nous prenions un train de nuit qui nous déposait le lendemain matin à la gare de Lyon à Paris où nous attendaient nos parents. La première année, je ne suis pas rentré chez moi durant les vacances et j'ai pu découvrir comment Mamie, Atie et les adultes nous fêtaient comme si nous avions été leurs propres enfants.

Pour Noël, il y avait d'abord Dadou, le fils adoptif de Mamie qui allait dans la montagne couper un sapin que nous installions dans une salle de la grande maison et que nous décorions avec beaucoup d'attention, il y avait même des bâtonnets qui faisaient plein d'étincelles lorsqu'on les allumait. Le jour de Noël, à peine la cloche avait-elle sonné que nous jaillissions de nos lits et nous précipitions à la porte de la chambre d'Atie, car nous savions que des cadeaux nous attendaient. Celle-ci nous faisait un peu attendre, puis elle ouvrait sa porte qu'elle refermait derrière elle en faisant semblant d'être étonnée de nous voir là. « Mais qu'est-ce que vous attendez ? Non il n'y a rien dans ma chambre ! D'ailleurs je viens juste de la balayer... » Puis elle ne nous laissait jamais languir trop longtemps, ouvrait sa porte et nous partions à la recherche de notre cadeau. Il y en avait partout, tout le monde était gâté. Je me souviens avoir eu un jeu d'allumettes, c'étaient évidemment de fausses allumettes dont une extrémité était recouverte d'une boule colorée. Il y en avait de toutes les couleurs et à l'aide de modèles, en piquant les allumettes dans une grille, on pouvait faire apparaître un dessin. L'après midi du 25, nous nous réunissions devant le sapin et Mamie, déguisée en Père Noël venait nous faire un discours et encore nous gâter avec des friandises. Durant les deux semaines que duraient les vacances on nous organisait plein de jeux et d'activités, du théâtre, du cinéma, des parties de loto avec bien sûr quelques friandises pour les gagnants, des balades si le temps le permettait. Certains soirs il y avait bal et Manuel, un éducateur catalan d'origine, nous avait appris à danser la Sardane.

A Pâques, c'était d'abord la décoration des œufs que les adultes cachaient le lendemain aux alentours de la maison. Il y avait des zones qui correspondaient aux tranches d'âge des enfants, pour les tout petits, c'était le cœur qui leur était réservé, et là les œufs étaient parfois posés à même le sol. Lorsque nous trouvions un œuf nous allions l'échanger contre un chocolat et les œufs trouvés étaient mangés au cours d'un repas. Pendant ces périodes de fêtes, notre cuisinier « Le Père René » nous confectionnait plein de gâteaux et autres gourmandises. La rumeur prétendait qu'il fût un des meilleurs pâtisseries de Strasbourg dont il était originaire, ce qui, à mon avis devait être vrai tant ses pâtisseries étaient bonnes. Je me souviens que pour la confirmation de KINOÛ, fille adoptive d'Atie, il avait confectionné une pièce montée faite de caramel et dragées, une véritable œuvre d'art.

Ces périodes de vacances passées à Beauvallon étaient tellement agréables que je préférais rester à l'école plutôt que d'aller chez moi. Je me rappelle qu'une fois, il avait été prévu que je

reste à Beauvallon pour les vacances de Pâques. La veille du départ, j'avais fait une bêtise et ma punition fût d'aller passer les vacances chez moi ! J'avoue avoir été bien puni.

Chaque année, durant les grandes vacances, nous partions en colonie pour deux mois. L'été 1949 la eut lieu à Carqueiranne dans le Var. Nous logions dans une école où les classes étaient transformées en dortoir. Mais pour cette première année, mon séjour fut écourté. En effet, Mamie avait été obligée de me renvoyer à Dieulefit car j'étais allé chaparder quelques sucreries dans une épicerie en face de la colo. Il faut dire que, petit, j'étais très influencé par la pleine lune ! En effet, en été lorsque la lune était pleine, je me réveillais en pleine nuit et je ne pouvais m'empêcher d'aller me balader seul au clair de lune. Dans ces moments, j'éprouvais une sensation de bien être extraordinaire, j'avais l'impression d'être seul au monde. Lorsque ce phénomène se produisit à Carqueiranne, je me levais donc pour aller me promener dans le village. Il n'y avait pas un chat dans les rues à cette heure matinale (entre 3 et 4 h.) surtout au lendemain de la guerre, ni passant ni voiture et dès que j'entendais le coq chanter, Carqueiranne n'étant encore qu'un village au milieu de la campagne, alors je rentrais me recoucher. C'est au cours de ces promenades nocturnes que je remarquai une épicerie fermée simplement par une grille n'obturant pas complètement l'entrée, un espace d'environ 40 cm dans sa partie supérieure me fit penser qu'il était aisé de s'y introduire et d'en ressortir facilement, la clef étant sur la serrure à l'intérieur. Les bonnes friandises que j'apercevais sur les rayons chaque fois que je passais devant cette épicerie me faisaient d'autant plus envie, que facilement accessibles. Aussi, je ne pus m'empêcher d'organiser une expédition avec un copain mis dans la confiance. Et une nuit, je me réveillai et allai secouer mon copain qui me dit : « déjà ? ». Je fus étonné par sa question mais n'y prêtai pas attention. Ce n'est que plus tard en y repensant que je compris ce qui s'était passé. Donc nous nous rendîmes près de la grille de l'épicerie, je l'escaladai et une fois à l'intérieur ne parvenant pas à ouvrir la serrure car il aurait fallu tourner la clef dans le sens contraire ce que j'ignorais, Je fis donc passer quelques friandises à mon complice en les jetant par-dessus la grille. Le bruit que nous fîmes attira l'attention du propriétaire qui me surprit dans sa boutique. Immédiatement prévenus les éducateurs vinrent me chercher. Je fus alors surpris de constater que tout le monde était habillé ! Pourquoi les éducateurs comme l'épicier, ne semblaient-ils pas sortir de leur lit ? C'est alors que je réalisai mon erreur. Après m'être couché je m'endormis rapidement et me réveillai un peu plus tard croyant que, comme d'habitude, il était 3 ou 4 h. du matin alors qu'il n'était que 10 ou 11 h. du soir, d'où l'étonnement et la question de mon copain : « déjà ? ».

Je ne suis pas fier de mon escapade mais si je raconte cette histoire c'est pour souligner combien Mamie pouvait être indulgente, compréhensive, patiente. Elle disait toujours ce garçon est intelligent, il y a moyen de l'aider à devenir quelqu'un de bien. Après ce coup, dans n'importe quel autre établissement, j'aurais été renvoyé immédiatement. Mais Mamie m'a simplement écarté de la colonie en me plaçant à Dieulefit chez Monsieur AILLUS l'homme d'entretien de l'école, qui m'a gardé jusqu'au retour de la colo. Pour éviter que l'épicier ne porte plainte Mamie le dédommagea de 30 francs, somme qu'elle m'a fait remettre en sa présence. Puis elle lui dit que j'étais renvoyé.

Nous y sommes retournés l'année suivante, c'était au cours de l'été 1950. Mamie avait décidé de me faire confiance et j'ai pu profiter de la mer et de toutes les activités s'y rapportant. Avec mon argent d'épicerie, je m'étais acheté une petite canne pour aller à la pêche dans le port et pour la monter, j'avais déroulé complètement la ligne sur mon lit. Le résultat ne s'est pas fait attendre, le fil s'est emmêlé et ma ligne fut fichue. C'est au cours de ces vacances que j'ai assisté pour la

première fois au passage du tour de France et je me souviens, que ce qui fut pour nous le plus amusant, c'étaient les caravanes publicitaires qui nous jetaient des visières et autres articles de publicité. Je me souviens également qu'au cours de cette année, Manuel nous avait emmenés faire un camp sur l'île de Porquerolles. Nous devions nous préparer les repas et pour ce faire il fallait bien cuisiner et cuire nos aliments. Mais il était formellement interdit de faire du feu et malgré cela nous avons bravé cet interdit pour faire cuire des pommes de terre. Des copains étaient chargés de surveiller que personne ne nous voit. Subitement l'un d'entre eux aperçoit des gens au loin et nous en avertit. Nous éteignons rapidement le feu et Manuel, faisant semblant de se promener, alla voir si nous n'avions pas été repérés. Personne n'est venu nous demander ce que nous faisons mais face aux risques encourus Manuel décida de ne pas rallumer le feu. Nous avons donc mangé les pommes de terre en l'état, autrement dit presque crues.

Les années suivantes nous avons fait la colo dans un chalet d'alpage appelé « La Balmaz » situé au-dessus d'un village de Savoie « La GIETTAZ » dans le val d'Arly. Nous y allions en car et, comme le chemin qui menait au chalet n'était pas carrossable sauf pour la Jeep du propriétaire qui se chargeait de nos bagages, le car nous déposait au village, nous finissions le trajet à pied, près d'une heure de grimpe par des sentiers tracés naturellement par le passage des animaux. Là encore ce furent des vacances formidables où dans un environnement simple, les éducateurs nous trouvèrent mille et une activités, balades, cueillette de myrtilles, ramassage d'escargots que nous faisons jeûner à des fins culinaires, enfermés dans une caisse en bois dont le couvercle était maintenu fermé par de grosses pierres pour les empêcher de s'échapper tant ces gastéropodes au déplacement si lent pouvaient faire preuve d'une force inimaginable, baignades en eau vive, escalade sur les rochers du coin, initiation aux descentes en rappel, etc. Nous montions parfois voir le troupeau de moutons situé plus haut dans l'alpage. Nous mettions plein de sel dans nos poches et dès que nous arrivions, à peine franchi la barre rocheuse qui nous masquait du troupeau, les moutons en nous apercevant accouraient car ils avaient compris que nous leur apportions du sel. Nous étions entourés par les moutons et certains enfonçaient même leur tête dans nos poches pour manger le sel. Mais dès qu'ils se rendaient compte que nous n'avions plus rien à leur donner, et comme à ce moment-là nous attrapions quelques brebis pour essayer de les traire, ils déguerpissaient jusqu'à la prochaine. Chaque année où nous sommes allés à la Balmaz, les éducateurs ont organisé un camp jusqu'à Annecy situé à une cinquantaine de kilomètres pour aller voir le feu d'artifices tiré à l'occasion de la fête du lac. Nous nous y rendions à pied en deux jours faisant étape à mi-chemin et dormant dans une grange. Ces grandes balades ne nous faisaient pas peur, à nos âges nous étions de bons marcheurs et partir à l'aventure avec pique-nique et sac au dos nous ravissait. Nous vivions simplement et nous étions heureux. Les éducateurs avaient installé une douche des plus rudimentaires qui soit. En effet ils avaient, avec notre aide, fait un barrage qui retenait les eaux de ruissellement de l'alpage, puis installé un tuyau en fer, percé sur les côtés de quelques trous, qui partait à l'horizontal soutenu par des piquets et prenait l'eau dans le barrage. Douche ô combien sommaire mais nous nous en contentions et personne ne s'en plaignait. Le matin les éducateurs avaient décidé de nous établir un rythme de vacances, aussi le lever se faisait à l'heure que l'on voulait à partir de 7 h. pour les lève tôt et jusqu'à 8 h. 30 pour les dormeurs. Claude, la femme de Manuel, passait dans chaque dortoir pour retourner une pancarte qui indiquait qu'il était 7 h. et ceux qui voulaient, pouvaient se lever. Cependant, il était convenu que pour prendre son petit déjeuner il fallait remplir une table complètement, ainsi les premiers levés devaient parfois attendre que d'autres copains les aient rejoints pour prendre leur petit déjeuner. Du chalet nous avons une vue superbe sur le Mont Blanc.

Ces deux séjours que j'ai passés à la Balmaz m'ont laissé des souvenirs impérissables. Par exemple, la première année, en arrivant, nous sommes montés jusqu'à un névé, grande plaque de neige accumulée dans un renforcement. Nous étions accompagnés par Dadou et Michèle une éducatrice récemment arrivée à Beauvallon. Nous jouions dans cette neige à faire des glissades lorsque, subitement, Michèle dévissa et partit du haut de la plaque neigeuse en glissant sur les fesses ne pouvant plus s'arrêter. Voyant qu'elle allait arriver dans les rochers situés au bas du névé, elle se mit à hurler d'inquiétude. Dadou qui était assis un peu plus bas, vint se placer sur la trajectoire de Michèle, planta son piolet dans la neige et stoppa la glissade de la malheureuse qui s'en tira sans une égratignure mais avec une belle peur. Et ce fut le point de départ d'une idylle qui allait donner une descendance à notre cher Dadou !

Plusieurs années après, alors que pour des raisons professionnelles je me trouvais dans la région, je n'ai pas pu m'empêcher de monter avec ma voiture jusqu'au chalet de la Balmaz pour revoir cet endroit pour lequel j'avais gardé tant de bons souvenirs et en redescendant au village de la GIETTAZ, je me suis renseigné pour savoir ce qu'était devenu le propriétaire du chalet Monsieur Benjamin POREZ. Il était devenu maire du village et j'ai eu le plaisir de le retrouver. Il m'invita à dîner, je lui remémorais qui j'étais, l'école de Beauvallon et il me confia que de toutes les colos qu'il avait reçues depuis, et il y en eut beaucoup, la seule pour laquelle il gardait un excellent souvenir était la nôtre. Jamais plus il n'avait trouvé dans les autres groupes cet état d'esprit extrêmement positif, dont nous faisons preuve et cette bonne ambiance qui se dégageait de notre petite communauté. Il se rappelait de la bonne entente qu'il avait avec les dirigeants de la colo Claude et son mari Manuel. Il se souvenait aussi de « Madame KRAFT » qui était venue en reconnaissance quelques mois avant la première colo. Elle avait insisté pour monter voir le chalet alors qu'il y avait encore plein de neige. « Elle a chaussé des raquettes et nous sommes montés au chalet ! Jamais, me dit-il, je n'oublierai cela ».

Bien avant que l'éducation nationale instaure les classes de neige dans les écoles, Mamie nous envoyait déjà faire du ski. Elle avait trouvé un chalet au col du Rousset au dessus de Die dans le Vercors et c'est là que pour la première fois j'ai chaussé des skis. Là aussi il régnait une excellente ambiance. Nous étions tous contents d'être au ski et personne ne trouvait à redire des conditions souvent simples et rudimentaires. Il n'y avait pas de remontée mécanique et cela ne nous empêchait pas de monter en haut des pentes pour redescendre tout schuss si nous arrivions à ne pas chuter en cours de route. Les expéditions au plateau de beurre, un lieu dit au sommet du col qui nécessitait une bonne grimpe, étaient toujours un plaisir surtout en redescendant. Un jour qu'il neigeait à gros flocons nous redescendions le vent dans le nez, nous avions l'impression d'aller très vite alors que nous étions presque arrêtés, mais le vent et la vitesse des flocons qui nous fouettaient le visage nous donnaient cette impression de vitesse. Là encore que de bons souvenirs.

Je ne terminerai pas ce récit sans vous rapporter un souvenir que je n'oublierai jamais de ma vie tant je suis passé près d'une terrible catastrophe. Un jour que Simone m'avait pris dans son bureau pour me faire travailler, puisqu'elle nous suivait sur le plan psychologique, je ne pus m'empêcher de lui dire ce que, depuis déjà quelque temps, j'avais sur la conscience. « Tu sais Simone il faut que je te dise ... j'ai fait une très grosse bêtise ! Ah bon et qu'est-ce que tu as fait ? » J'hésitai encore un peu et lui avouai que j'avais failli mettre le feu à la grande maison !... Et j'entrepris de lui raconter ce que j'avais fait. A l'époque j'occupais seul une chambre mansardée au deuxième étage. Je devais avoir onze ou douze ans et toujours aussi curieux de tout, je

remarquai derrière mon lit que la cloison possédait une porte maintenue fermée par un simple verrou et qui donnait dans une sous pente, le grenier de la grande maison ! J'ouvris cette porte et j'aperçus un tas de papiers, livres et autres vieilleries. Dans mon esprit de gamin, je venais de découvrir la caverne d'Ali Baba d'autant que ce grenier s'enfonçait loin sous la toiture laissant augurer plein de découvertes attisant ma curiosité. J'entrepris d'explorer les lieux et d'aller à la « recherche au trésor ». Mais il y faisait très sombre aussi je ramassai un journal trouvé sur place et je m'en fis une torche que j'allumai avec la dernière allumette d'une boîte trouvée quelques jours plutôt. Puis je commençai mon exploration. Quelques instants plus tard, en pleine expédition, la cloche sonna l'heure du rassemblement. « Zut comment faire ? Si j'éteins ma torche je ne pourrais plus continuer mon exploration puisque je n'ai plus d'allumettes ! » Alors il me vint une idée, je dégageai assez largement une place en repoussant tous les papiers et vieilleries qui encombraient le sol puis posai ma torche au milieu en me disant : « J'y vais vite et je remonte aussitôt ». Je descendis et me rendis sur le terrain de jeux où nous étions réunis. Que s'est-il dit ce jour là au rassemblement ? Que s'est-il passé pour que j'oublie complètement mon exploration laissée en suspens ? Mystère ! Il y a là un blanc que je ne peux combler. Toujours est-il que, le rassemblement terminé et peut-être une demi heure ou trois quart d'heure plus tard, sans but précis, je remontai dans ma chambre. J'ouvris la porte et là surprise je me retrouvai dans une fumée épouvantable ! Il me revint immédiatement à l'esprit mon histoire d'exploration et la torche laissée là allumée. J'ouvris immédiatement la porte de la cloison et aperçus au fond le feu dans la soupente !!! La torche en se consumant avait réussi à enflammer le parquet qui présentait déjà un trou assez conséquent et les flammes n'étaient plus qu'à un ou deux centimètres des papiers que j'avais repoussés. J'eus immédiatement la présence d'esprit de saisir un vase de fleurs que j'avais sur mon étagère et me précipitai pour verser l'eau sur les braises. Fort heureusement je réussis à éteindre ce début d'incendie. Je plaçai sur le trou une tôle qui se trouvait là et recouvris le tout de sorte que l'on ne vit plus rien. J'ouvris la fenêtre de ma chambre pour faire partir la fumée et 5 minutes plus tard tout était rentré dans l'ordre. Ouf ! Ma vocation d'explorateur s'est arrêtée net, bien content de m'en tirer à si bon compte. J'ai réalisé que je venais d'avoir un sacré coup de chance car si je n'étais pas remonté dans ma chambre, quelques minutes plus tard les flammes auraient gagné les papiers flanquant le feu à la charpente et comme le deuxième étage était entièrement en bois y compris l'escalier d'accès, la grande maison se serait inévitablement embrasée. Si tel avait été le cas, le temps que les pompiers, une fois prévenus, arrivent de Dieulefit, trouvent une alimentation d'eau, la piscine étant vide à l'époque où les faits se sont produits, mettent leurs pompes en action, la grande maison n'aurait été plus que ruines et cendres.

Personne n'aurait jamais rien su de cette histoire si je n'avais pas confessé à Simone mon secret trop lourd à porter. Elle m'a écouté sans rien dire, elle m'a seulement demandé de lui faire voir le lieu où ça s'était produit. Nous sommes allés dans la soupente avec une lampe électrique et je lui ai fait voir, sous la tôle, le trou dans le parquet dont les bords étaient carbonisés. Ses cheveux ont du se dresser sur sa tête en imaginant le drame que nous avions frôlé. Sans doute en a-t-elle parlé en réunion d'éducateurs mais jamais personne n'est venu me dire quoi que ce soit à ce sujet. Simone s'était bien rendu compte que j'avais compris l'énorme bêtise que j'avais faite et que j'avais tout à fait conscience de la catastrophe à laquelle nous avions échappé. Il m'arrive souvent d'y repenser. Dans ces moments je ne peux m'empêcher d'imaginer la maison transformée en un immense brasier, tous les enfants regroupés sur le terrain de jeux en train de voir la maison brûler, d'imaginer toutes les conséquences que cela aurait engendrées...

Soixante années se sont écoulées depuis mais lorsque j'y repense je me dis que j'ai eu une chance inouïe, que si la grande maison avait été détruite par ma bêtise, je me demande comment j'aurais fait pour vivre avec un tel remord augmenté d'un énorme sentiment de culpabilité. Je dois avoir une bonne étoile, laquelle, ce jour là, a su me ramener dans ma chambre avant qu'il ne fût trop tard.

Il est donc évident que l'ambiance qui régnait à Beauvallon, ne pouvait que m'être bénéfique. Comment dans un tel environnement avec cet esprit de famille et autant de patience de la part des adultes, n'aurais-je pu m'épanouir ? Toutes les conditions étaient réunies dans cette école pour que les enfants retrouvent leurs repères, reprennent confiance en eux et deviennent des adultes équilibrés. J'ai terminé ma dernière année en allant à l'école de Dieulefit pour préparer mon certificat d'étude que j'ai obtenu assez facilement. Puis je suis allé dans la vallée de Chevreuse à Saint Lambert des Bois dans un autre centre pour faire un apprentissage d'ajusteur. Ce transfert d'établissement fut assez dur pour moi tant le contraste entre Beauvallon et ce centre fut important. En effet, le Logis de Saint Lambert, venait d'ouvrir et, au lendemain de la guerre, les élèves, des adolescent tous encore très perturbés par ce qu'ils avaient vécu dans leur enfance, n'étaient pas des tendres. Mais peut-être que grâce à tout ce que j'avais reçu de Beauvallon, j'étais devenu assez solide pour m'adapter et faire un apprentissage d'ajusteur. J'ai obtenu le CAP sans trop de difficultés.

Je ne remercierai jamais assez Mamie (Marguerite SOUBEYRAN) appelée aussi Tante Marguerite, pour tout cet amour qu'elle m'a donné, et pas seulement à moi mais aussi à tous les enfants qu'elle a accueillis. Un ancien est venu faire un film sur l'école et sur Mamie, montrant sa bonté, sa générosité, l'amour qu'elle avait pour son prochain, allant jusqu'à braver tous les dangers, durant la guerre, pour sauver des enfants et des adultes juifs poursuivis par les allemands.

Un immense merci également à Atie (Catherine KRAFT) pour sa patience et son dévouement envers nous. Je ne me souviens pas l'avoir vu prendre des congés. Toujours présente à s'activer dans la maison afin de nous assurer un environnement agréable. Une maîtresse de maison qui, sans vouloir le montrer, nous entourait également de beaucoup de tendresse et d'affection.

Je n'oublie pas non plus Simone MONNIER qui a rejoint les fondatrices et a passé sa vie à l'école pour apporter aux enfants une culture artistique avec ses cours de peinture, de chants, de dessin, de modelage, de théâtre et ses réunions de musique. Merci à toi aussi Simone pour ta patience vis-à-vis de l'enfant turbulent que j'étais.

Merci enfin à tous, éducatrices, éducateurs, pour la patience dont vous avez fait preuve à mon égard, pour votre compréhension et surtout pour toute l'affection avec laquelle vous avez su m'entourer durant mon séjour à l'école.

L'école de Beauvallon ... une plate-bande où l'on essaie de redonner aux plantes la possibilité de s'épanouir malgré le piétinement dont elles furent victimes alors qu'elles n'étaient encore que de jeunes pousses.

L'amour ... le meilleur instrument pour élever et éduquer des enfants !

Lucien GERAUME (1948 - 1954)

